

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 24

Artikel: Souvenirs de Solferino
Autor: Sauvin, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et la mer montait, dépassant les chevilles, puis les mollets, puis les genoux, et j'avais beau enfler ma voix, celle de l'Océan l'étouffait sans peine.

Personne ne répondant à mes appels, j'eus l'idée d'allumer une cigarette, espérant que ce point rouge dans la nuit attirerait peut-être l'attention d'un passant; et, le col tourné vers la Promenade, à attraper un torticolis, je tirais force bouffées... Ce que le maryland me semblait amer!

Pour comble de bonheur, le vent tourna; de gros nuages noirs, courant, se bousculant, passèrent sur la lune, faisant l'obscurité plus épaisse; une rafale déchira l'air comme un long sanglot et, brusquement, l'orage éclata.

J'avais demandé une tempête, je l'avais, et des mieux conditionnées.

Le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue, les vagues mugissantes déferlaient de toute leur hauteur, secouant leur panache d'écume, qui maintenant, me fouettait le visage. Ma cigarette éteinte, mes cheveux collés aux tempes, mes membres glacés. J'essayais de me lever, impossible! Je n'entendais même plus

ma voix enrouée, perdue dans le lugubre concert des éléments déchainés.

Et le flot montait, montait toujours...

J'en avais à la ceinture... aux épaules...

Mes deux mains crispées sur les bras de mon fauteuil, je me soulevais hors de l'eau tant que je pouvais.

Soudain, à la clarté blafarde de la lune émergeant d'un nuage, comme une lanterne sourde dont on ouvre le volet, j'aperçus une vague énorme là-bas, au loin, avançant au galop, s'enflant, se hérissant!... elle était à dix pas... à cinq pas... à deux pas... tout à coup, elle s'écroula sur ma tête avec le fracas d'une avalanche. Etourdi, haletant, suffoqué, je fermais les yeux... et...

Et je me réveillai, pour de bon cette fois, dans mon lit, trempé jusqu'aux os, mais d'une sueur d'angoisse.

Je poussai un soupir de soulagement...

Qu'as-tu donc? interrogea ma femme inquiète, tu te plains depuis un moment?

— Je crois bien, je me noyais tout simplement! et un bain forcé n'est jamais agréable, même en rêve.

Arthur DOURLIAC.

SOUVENIRS DE SOLFERINO

Pour aller à Solférino, il faut quitter le chemin de fer à Brescia, sur la ligne Milan-Venise, et traverser, en voiture, une immense plaine. Autrefois aride, dépourvue de toute culture, sans un arbre, cette plaine a fourni, à toutes les époques de l'histoire, le meilleur des champs de bataille; elle est coupée, maintenant, par de nombreux canaux d'irrigation et renferme de belles cultures produisant d'abondantes récoltes.

Après des kilomètres, la route se transforme en une rue de gros pavés, bordée de vieilles maisons rustiques et délabrées. C'est Montichiari, le village italien banal, pauvre d'aspect, malgré sa grande église, son auberge et sa mairie.

Là commencent les souvenirs.

Les habitants ont, en 1860, élevé près du cimetière une pyramide, en mémoire des blessés de Solférino morts chez eux. Les inscriptions qui décorent ce monument sont en langue italienne. J'en traduis une: „ De même que vous avez combattu sur terre pour soutenir vos droits, de même défendez-les dans le ciel contre la tyrannie étrangère.”

En continuant la route, on arrive à une colline couverte, du pied au faite, par la petite ville de Castiglione d'où, le 24 juin 1859, au matin, partit l'empereur pour diriger les opérations entreprises contre les Autrichiens qui avaient fortifié les hauteurs de Solférino. Castiglione se trouve donc sur les derrières de l'armée française et reçut les premiers blessés. Depuis cette époque rien n'a changé. On montre la rue par où passa l'Etat-major; une plaque indique la maison où mourut le général Auger; une autre, celle où logea, pendant trois jours, le commandant Mennessier, tué à l'ennemi. De nombreux témoins oculaires racontent encore de lugubres détails. Ils ne se trouvaient pas là où se donnaient les grands coups, où se multipliaient, dans une ivresse héroïque, les actes de courage et de dévouement, où se cueillaient les lauriers; mais, là où souffraient les victimes, où ralaient les agonisants: l'hôpital, la cathédrale, la caserne, devenue aujourd'hui le collège, les églises des Capucins, de St-Joseph et du Rosaire étaient transformés en ambulances où les femmes et les jeunes filles de la ville soignaient Français et Autrichiens, confondus sur un même lit de paille, rougi de sang. Beaucoup moururent là, comme l'attestent les monuments et les croix du cimetière,

où se lisent les noms du général Auger, des colonels Douay et Broutta, des capitaines Loéal, Laute, Camille, etc. La ville de Castiglione n'a vu que l'envers de la gloire française; cependant, en pansant les blessés, en ensevelissant les morts, elle a partagé les chagrins, les pleurs, le deuil des Français, et son cœur attendri s'est pénétré d'une affection qui se manifeste en toutes circonstances: les enfants savent chanter la „Marseillaise”; les jeunes filles apprennent la langue française à un cours gratuit, organisé par l'Alliance Française; chaque 24 juin, les notables vont déposer une couronne sur les tombes françaises et se réunissent en un banquet pour célébrer la victoire des armes françaises.

Après Castiglione, la plaine est légèrement ondulée, les chemins se cachent sous l'ombre de grandes haies et de tous côtés dominant de petits mamelons semblables à des meules de paille disséminées dans la campagne. Au loin, l'horizon est arrêté par des collines et, sur le ciel clair, se détache, haute et fière, la tour de Solférino, la *Spia d'Italia* qui, pendant des siècles, a imposé le respect à tous: manants et gens de guerre.

Mon guide, un vieux qui parle un patois italien, me raconte le fameux 24 juin:

Les troupes avaient dû abandonner les routes à l'artillerie et au train des équipages; elles avançaient péniblement à travers les terres labourées, les plantations de vignes et d'oliviers où s'enlizaient les pieds, où s'accrochaient les sacs et les bidons. „Mais, ajoute-t-il, avec une certaine fierté, les clairons de France sonnaient, et les pantalons rouges marchaient; rien ne pouvait les arrêter.”

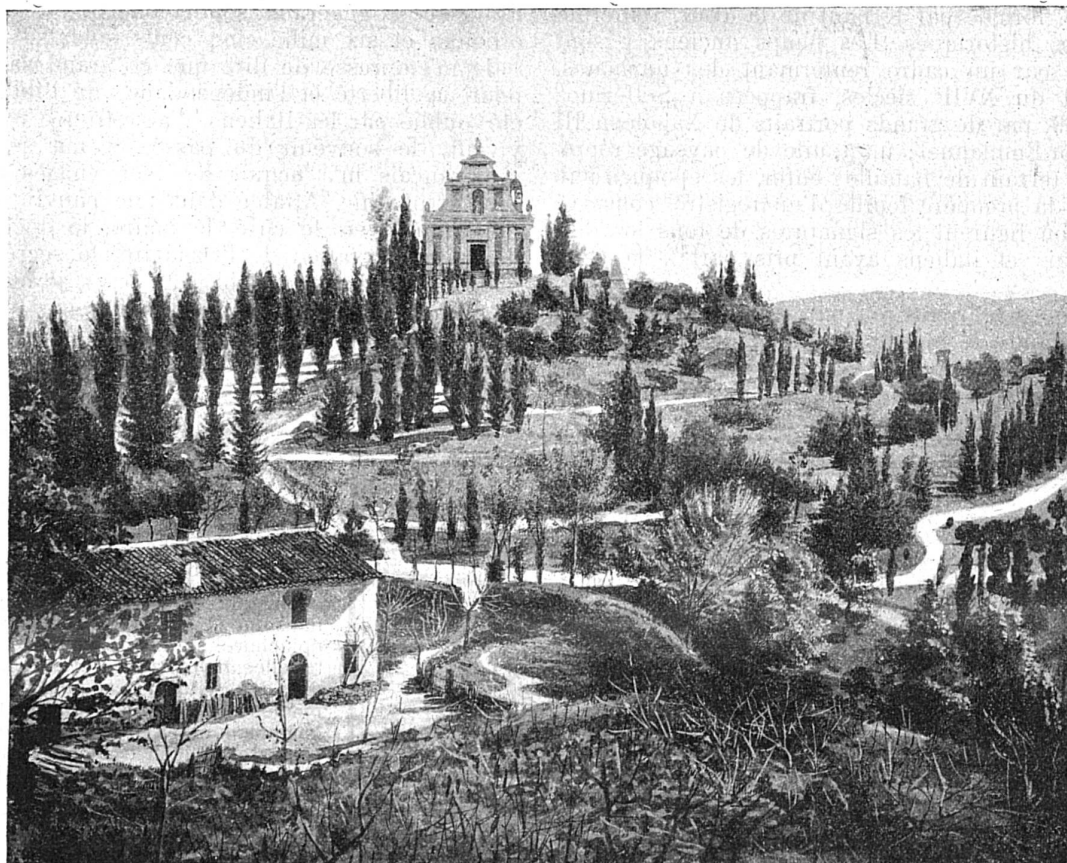
En effet, la journée fut rude, Napoléon dut faire donner toute son armée: le corps du maréchal de Mac-Mahon, celui du maréchal Baraguey d'Hilliers, celui du général Niel. Après des combats acharnés, les Voltigeurs de la Garde eurent l'honneur de porter le dernier coup. Ils étaient restés des heures dans un champ, derrière les premières maisons du village de Solférino, au coin de l'unique rue déserte, balayée par une grêle de projectiles, lorsqu'ils reçurent l'ordre de marcher. Ils s'élançèrent, au pas de charge, serrant les rangs si un d'eux tombait, abandonnant leurs blessés, passant sur les cadavres autrichiens, se précipitant à l'assaut, la baïonnette en avant. La montée est raide, sans chemin, couverte de pierres qui roulent sous les pieds. Les soldats, lourdement chargés, s'accrochaient aux arbustes, encouragés par leur colonel qui ne cessait

de crier, comme aux jours de parade „Gardez l'alignement! gardez l'alignement!” tandis que les Autrichiens, placés à cent mètres plus haut, continuaient à tirer. Enfin, les voltigeurs arrivèrent sur la terrasse du château et, l'ennemi sonnant la retraite, ils purent arborer leur drapeau au sommet de la tour.

Il est assez difficile, aujourd'hui, en examinant les lieux, de se persuader que cet extraordinaire fait d'armes s'est passé autre part que dans „La Voie sacrée” ou „Les étapes de la gloire”, le grand drame militaire que représentait à cette époque le théâtre de la Porte Saint-Martin. Les difficultés paraissent insurmontables pour aller de Solférino bas, où se trouve le gros du village, à Solférino haut, l'ascension est déjà si pénible, sous la lourde chaleur de juin et son aveuglante

mense croix de bois noir, drapée d'un linceul blanc; le chœur est tapissé de crânes régulièrement disposés sur des rayons. Une grande ouverture, au centre, éclaire la crypte, véritable charnier humain où sont entassés des monceaux d'ossements de toutes formes et de toutes dimensions.

Ceux qui se sont chargés d'organiser l'Ossuaire ont procédé aux exhumations avec le plus grand soin; sur certains squelettes, on a pu mettre un nom, grâce à des preuves d'identité: insignes, boutons, petits objets personnels. Le gardien de l'Ossuaire, un vétérinaire habillé d'un uniforme français du second Empire, ne manque jamais de montrer aux visiteurs que beaucoup de crânes portent encore la balle qui les a frappés. „Il est facile, me dit-il, de reconnaître, par la nature



L'OSSUAIRE DE SOLFERINO

poussière, le sac, le fusil et les balles autrichiennes.

Les vestiges du passé subsistent, nombreux et pieusement conservés. Chaque année, la municipalité célèbre solennellement l'anniversaire du 24 juin avec le concours des autorités civiles et militaires italiennes et du Consul de France à Milan. C'est la véritable fête du pays, et la foule, dans un élan d'ardente sympathie, décore les maisons de drapeaux tricolores et crie à plein cœur: „Vive la France!” Deux monuments: un superbe ossuaire et la Tour, sont chargés de perpétuer le souvenir de la grande bataille.

Situé à la sortie du village, sur un monticule, l'Ossuaire fait face à la Tour, on y arrive par une allée de cyprès. C'est une grande chapelle dont la façade, haute de vingt-deux mètres, est décorée, dans le goût italien, de statues, de mosaïques, d'inscriptions constituant un ensemble allégorique, un peu surchargé, mais d'un bel effet. L'intérieur, plongé dans une demi-obscurité, est, au point de vue décoratif, parfaitement réussi et émouvant dans sa simplicité. La nef est pavée de marbre; les murs sont couverts de couronnes; l'autel, élevé de trois marches, est surmonté d'une im-

du projectile, les crânes de vos soldats; d'ailleurs, vous pouvez le constater vous-même, les vôtres ont tous été frappés au front, face à l'ennemi.”

A droite du chœur, près de la salle décorée des portraits des fondateurs du monument, se trouve un petit cabinet, rarement ouvert, qui renferme des pièces anatomiques intéressantes et trois squelettes entièrement reconstitués; l'un d'eux porte le nom de capitaine Philippe Laporelle; un autre, qui mesure 1 m. 90, serait celui d'un tambour-major autrichien. Malgré l'atmosphère de gloire qui règne dans cet asile du souvenir, on se sent pris, devant les restes de ces vaillants, d'une invincible tristesse; il faut monter au château pour oublier la pénible impression ressentie pendant la visite à l'Ossuaire.

La beauté du spectacle vous absorbe tout entier; sur le sommet de la colline, la vieille terrasse et l'église ont résisté au temps, mais „la Tour” seule rappelle l'ancienne forteresse des Gonzague. Malgré ses murs de 1 m. 50 d'épaisseur, bâtis en vieilles pierres carrées, elle était, en 1859, presque en ruine. Après la guerre, on a, très artistiquement, procédé

aux réparations les plus urgentes et *la Spia d'Italia*, construite, s'il faut en croire une inscription, en 1016, est devenue un musée qui pourra vivre toujours.

A l'extérieur, c'est une grosse masse carrée, aux angles aigus; à l'intérieur, un vide de 10 mètres occupé par un escalier de bois; en bas a été placée une collection, très curieuse, composée des échantillons de toutes les armes, de tous les projectiles dont se servaient, en 1859, les trois armées, française, italienne et autrichienne. Au milieu de fusils énormes, de gros pistolets, de sabres lourds, de lances encombrantes, figure un petit canon, don du gouvernement français. On se demande comment des engins aussi primitifs, qui ressemblent plutôt aux armes du moyen âge qu'à celles de nos jours, ont pu tuer tant de monde.

Une salle, formée par le haut de la Tour, renferme des reliques historiques. Les temps anciens y sont représentés par un cadre renfermant des monnaies, du XVI^e et du XVII^e siècles, frappées à Solférino; l'année 1859, par de grands portraits de Napoléon III et de Victor-Emmanuel; une suite de paysages reproduisant le terrain de bataille; enfin, les époques suivantes, par la première feuille d'un registre, conservé à Padoue, où figurent les signatures de tous les officiers français et italiens ayant pris part à la campagne.

Par quelques marches, on parvient sur la terrasse, d'où se découvre le plus merveilleux des panoramas.

Au premier moment, les yeux se perdent sur l'immensité; puis, peu à peu, dans ce gigantesque paysage, formé par la beauté de la campagne italienne,

les reliefs se dessinent et s'accusent. On distingue, dans le lointain, la Suisse, les Apennins; plus près, Mantoue, Vérone, Brescia, dont les constructions paraissent des jouets d'enfants renversés sur une table; plus près encore, le lac de Garde, avec ses rives tristes, sombres et capricieuses, qui ont inspiré tant de grands poètes, depuis Virgile jusqu'au Dante. Cette vue d'ensemble du champ de bataille permet de se rendre très exactement compte du grand effort que dut faire l'armée française et de l'admiration que provoqua dans le monde entier l'assaut et la prise de cette formidable position. On serait prêt à s'enthousiasmer pour la gloire conquise, si l'on n'en connaissait pas le prix.

Une grande plaque de marbre, placée là, porte cette inscription: „La victoire de Solférino a coûté à la France deux généraux, sept colonels, deux cents autres officiers et six mille cinq cents soldats.”

Je m'empresse de dire que ce grand sacrifice, fait pour la liberté et l'indépendance de l'Italie, n'a pas été oublié par les Italiens. J'ai retrouvé partout, bien vivant, le souvenir du passé, et ma seule qualité de Français m'a acquis les témoignages de la plus vive sympathie. Attablé dans une pauvre auberge de Solférino, avec le curé, le maire, le docteur chargé de la conservation de l'Ossuaire, le secrétaire de la mairie et quelques notables du pays, je me suis senti au milieu de vrais amis et j'ai pu me réjouir, avec eux, de cette belle page de l'histoire de France que conservera aux siècles futurs la „Tour de Solférino”.

Georges SAUVIN.



A BORD D'UN VAISSEAU-HOPITAL RUSSE

COIN DE LA MÉNAGÈRE

Sole à la Dieppoise.

Cuire la sole, une grosse de préférence, dans une plaque avec un décilitre de vin blanc, épluchures de champignons, un oignon en rouelles, thym, laurier et sel. Ajouter le jus d'un demi-citron; décoquiller 3 douzaines de moules cuites au vin blanc et 24 têtes de champignons et une poignée de queues de crevettes épluchées, former un ragoût. Réduire la cuisson de la sole réunie à celle des moules, la lier de deux jaunes d'œufs et la beurrer jusqu'à consistance de sauce épaisse. Dresser la sole avec les garnitures et napper de la sauce vin blanc.

Potage aux choux.

Prenez un petit chou que vous faites blanchir avec du lard, ficelez, faites cuire dans du bouillon. La cuisson terminée, retirez le chou, ajoutez les croûtes de pain et laissez mitonner au coin du feu. Une pointe d'arome Patrelle, pour parfumer, ne peut qu'améliorer la qualité de ce potage.

A bord d'un vaisseau-hôpital russe.

Notre image représente l'intérieur d'un bateau à vapeur, transformé en hôpital et dans lequel des sœurs diaconesses russes ont soin des pauvres blessés. Des aménagements intérieurs ont complètement changé, le navire qui est en outre muni de toutes les dernières perfections de la technique moderne, ainsi que celles basées sur les nouvelles découvertes de la science. Russes et Japonais, indistinctement, sont soignés sur ces navires-hôpitaux, dont les frais d'entretien sont surtout supportés par des dons de nature privée.